

OÙ TROUVER AUJOURD'UI DES BOULINGRINS

Mon ami Philippe Arbogast, qui est écrivain, dit que tous les écrivains vont de temps en temps passer quelques jours dans une auberge écartée. Quand ils veulent échapper aux sollicitations et écrire tranquilles, ils se rendent, c'est bien connu, dit-il, dans une telle auberge, où ils fuient les cocktails, signatures, conférences, vernissages, émissions de radio, invitations sur des plateaux télévisés, salons du livre, interventions dans des établissements scolaires. En ce qui me concerne, remarque Arbogast, je ne suis l'objet d'aucune sollicitation et pourrais à première vue parfaitement écrire chez moi. Mais, quand même, je ferais bien d'aller séjourner quelques jours dans une auberge éloignée de toute sollicitation possible. D'abord, on ne sait jamais, les sollicitations peuvent toujours surgir à l'instant où on s'y attend le moins, on n'est jamais tranquille, ensuite, installé dans

une auberge à l'écart pour écrire, du simple fait de me trouver dans cette auberge, et dans ce but, du fait même d'être dans cette situation si typique, si caractéristique de l'écrivain, par le pur effet, autant dire contaminant, de cette situation, je trouverais des sujets. Le problème, c'est le choix de l'auberge.

L'auberge en rase campagne, à laquelle on penserait spontanément et naïvement, est exclue. Dans un premier mouvement, on croirait que le cap Breton, le Massif central, la pointe du Raz en novembre constituent des endroits rêvés pour aller écrire dans une auberge. Erreur, dit Arbogast. Fantasme typique d'auteur débutant. Naturellement et naïvement, on pourrait penser que le vide et la solitude sont des conditions idéales pour voir surgir des sujets, mais, d'abord, en ce qui me concerne, je vis déjà dans le vide et la solitude en temps ordinaire, donc on ne voit pas pourquoi je trouverais plus de sujets dans la solitude d'une auberge, ensuite imaginez-vous un instant à la pointe du Raz en novembre ou en février. Figurez-vous l'auberge vide à part vous, le sentiment du long couloir désert, le silence des lieux une fois les gérants couchés, le bruit du vent et des rouleaux déferlant à l'extérieur pour l'accroître encore. Et demandez-vous s'il serait possible de penser à autre chose qu'à cet abandon et à ce silence, s'il serait envisageable d'oublier la conscience qu'on en aurait, pour se concentrer sur des sujets possibles. Interrogez-vous sérieusement quant au fait de savoir si, enjoint Arbogast, dans la journée même, la désolation environnante ne vous aspirerait pas à l'extérieur de votre

chambre, pour vous jeter sur les landes et au bord des falaises, appelé dans le vent et la pluie par le besoin de vérifier que vraiment tout est aussi peu propice à la moindre rencontre qu'il le paraît, errant dans la bruyère, fasciné par l'impossibilité rigoureuse que quoi que ce soit advienne dans un trou pareil. À errer ainsi toute la journée, on se demande quand vous écrieriez.

Faut-il en conclure, comme certains auteurs candides le croient, que, pour trouver de quoi parler, il faut se plonger dans le tumulte palpitant de la vie, non. En fait d'auberges où avoir des idées, la grande ville est également inappropriée. La preuve, en ce qui me concerne, je *vis* dans une grande ville, et est-ce que j'ai des idées pour autant, non. C'est justement pour cela que je songe à séjourner dans une auberge à l'écart. Si cette auberge se trouvait au cœur d'une autre grande ville, on ne verrait pas l'intérêt. Autant rester dans sa propre grande ville, ça revient moins cher.

Non, le lieu idéal pour y séjourner en tant qu'écrivain, c'est une sous-préfecture, dit Arbogast. C'est-à-dire un lieu, dit-il, assez peuplé pour qu'on n'éprouve pas le besoin de sortir de sa chambre, et assez peu trépidant pour qu'on puisse éprouver éventuellement l'envie de le faire. Un lieu où on se sentirait assez hors de chez soi pour bénéficier du déplacement, et assez privé de toute raison d'être là pour qu'écrire apparaisse comme la seule justification possible de son séjour. Où on se sentirait projeté dans le vaste monde, dans lequel ce sera bien le

diable si rien ne vient vous offrir un sujet à traiter, mais projeté avec une certaine modération, avec retenue, dans un élan assez peu vigoureux pour vous laisser malgré tout au bord de ce monde et de ces possibilités, à bonne distance pour les saisir et les ramener à l'abri d'une chambre grise au papier discrètement fleuri, où les traiter.

Je vois d'ici l'environnement : le jardin public orné de boulingrins, le petit cinéma au bord de la faillite, le grand café, le musée municipal, où sont exposées les œuvres mineures de peintres secondaires, des faïences, des objets ayant appartenu à une personnalité née sur place, tels que pipe, encrier, nécessaire de rasage portatif. Et, sur tout cela répandue, la douceur poudreuse du déclin, du dépôt de bilan, de la perte définitive de compétitivité, le sentiment partout perceptible du repli sur soi et de l'exquise résignation à l'absence d'avenir. La difficulté, par les temps qui courent, serait évidemment de trouver une pareille sous-préfecture. La moindre sous-préfecture à présent grouille de PME au dynamisme débridé ou se trouve au contraire hantée de jeunes gens au chômage, coiffés de casquettes vulgaires et écoutant à fort volume des vers de mirliton vociférés sur fond de bruit rythmique. Où trouver aux jours d'aujourd'hui des boulingrins, demande Philippe Arbogast, avec nostalgie. Cependant, poursuit-il, dans un regain d'optimisme, à supposer qu'une sous-préfecture digne de ce nom se présente encore, elle constituerait, pour un écrivain en quête de retrait et de sujets, le lieu de séjour parfait. Un lieu où, sur les bords du canal immobile, sous la marquise du cinéma décrépît, dans les couloirs

fanés de l'hôtel, où flotterait le parfum aigrelet et mélancolique du linoléum, ne pourraient advenir que des événements à échelle humaine.

Parce qu'il faut quand même bien que quelque chose advienne, si on veut qu'un sujet se présente, note-t-il. Oh, rien d'excessif, précise-t-il, mais tout de même, une rencontre, un incident, si minuscules qu'ils puissent être, qui ne se produiraient pas au cap Breton et ne parviendraient pas jusqu'à vous au cœur déchaîné d'une métropole. Quels événements, cela dit. On pourrait, bien sûr, avoir pour voisin de chambre un tueur professionnel pourchassé par ses commanditaires, mais j'ai déjà pensé à la possibilité d'un semblable voisinage et je l'ai déjà pris pour sujet. La rencontre au restaurant d'une femme désireuse de tromper son mari, pareil. La découverte d'un pistolet chargé entre deux rangées de sièges au cinéma, idem. Il y a bien l'éventualité d'une histoire avec une postière, les sous-préfectures sont des endroits idéaux pour les postières, j'imagine très bien une postière dépressive de quarante-cinq ans séparée de son mari et négligée par ses deux filles. Mais qu'est-ce qui pourrait arriver à une telle postière à part d'avoir une brève aventure avec moi puis de se suicider, se demande Arbogast, sans fausse modestie. En réalité, remarque-t-il, quand je parle de sujets, pour moi, il n'y en a, en gros, que deux, l'amour, la mort. Le suicide après un échec amoureux étant évidemment le sujet par excellence.

Alors qu'il peut se produire bien d'autres choses, s'enthousiasme-t-il tout à coup. Je pourrais, dit-il, par exemple, avoir plutôt pour voisin de chambre un écrivain, qui serait venu dans cet hôtel écarté chercher, lui aussi, un sujet. Toutes les chambres, en fait, pourraient se trouver occupées par des écrivains en quête de sujets, le matin, dans la salle à manger aux murs revêtus de toile de Jouy, ils exposeraient à la cantonade les idées qui leur seraient venues, il suffirait de tendre l'oreille.

Cette sous-préfecture idéale pourrait fort bien, en réalité, par une coïncidence pas si improbable, vu ce que sont devenues en général les sous-préfectures, être envahie d'écrivains ayant afflué là poussés par l'espoir de trouver des sujets dans les rues grises et les cherchant en vain dans les hôtels décrépits, suppute Arbogast. Ils se repéreraient les uns les autres, quand soi-même on errerait en imperméable sous la bruine, par les boulevards et les places on croiserait d'autres types en imper au front tout aussi tourmenté que le sien, se rapprochant en hésitant on se considérerait mutuellement, avec un mélange de méfiance et de complicité légèrement hargneuse, puis on se déciderait, alors, toi aussi, oui, et toi, ah, je m'en doutais bien, ça donne quelque chose, tu plaisantes, et toi, rien.

Dans ma chambre, à l'hôtel des Voyageurs, déclare Arbogast, je lèverais les yeux et, de l'autre côté de la rue, je découvrirais, derrière la fenêtre symétrique de l'hôtel de la Gare, un autre écrivain, assis à la

même petite table bancale et espérant lui aussi, l'œil dans le vague, voir s'y esquisser un récit possible. De temps à autre on s'adresserait, lui et moi, un regard d'interrogation suivi d'un haussement d'épaules accablé, d'un côté de la rue à l'autre. Puis, un jour, comme dans ce conte fantastique d'Erckmann-Chatrian, j'achèterais un mannequin de son, des habits tout à fait semblables à ceux de ce confrère, je me mettrais à la fenêtre la nuit venue, je me passerais au cou une corde préalablement attachée à l'enseigne lumineuse qui, avec la chance que j'ai, serait justement placée à la hauteur de ma chambre, j'esquisserais le mouvement de me jeter dans le vide, puis, au dernier moment, je me remplacerais, dans un geste preste, par le mannequin, lequel se balancerait bientôt dans la lumière blafarde du néon, avant que, quelques minutes plus tard à peine, le gars d'en face, fatalement attiré par l'image de son double, ne l'imité.

Seulement, où acheter un mannequin de son, comment se procurer des vêtements pareils à ceux que la victime potentielle porterait ce soir-là, comment être sûr qu'il aurait lui aussi une enseigne à disposition, où, même dans une authentique sous-préfecture, trouver une corde, alors que les vraies quincailleries disparaissent. C'est toujours pareil, quand par hasard une idée se présente, les difficultés surgissent aussitôt. Sans compter que, si jamais ça marchait, il s'agirait encore de mort, et même pas d'amour. Autant rester chez soi.

Pierre Ahnne

